

Brèves littéraires

Brèves

Une femme en stainless steel (suite et fin)

Judith Messier

Volume 6, numéro 4, printemps-été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, J. (1991). Une femme en stainless steel (suite et fin). *Brèves littéraires*, 6(4), 27–33.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UNE FEMME EN STAINLESS STEEL

(suite et fin)

Judith Messier

Ça y est, elle va me prendre pour un de ces écoeurants, un score d'un soir qui ne veut rien savoir de la fille après et elle n'aura pas tout à fait tort. Je ne vais certainement pas me lancer dans une liaison avec elle, je suis trop dans la merde pour ça. Elle me lance un long regard langoureux, gluant de reconnaissance, qui me met horriblement mal à l'aise. Je lui tapote la main et lui tourne brusquement le dos. Bordel, Dieu délivre les femmes de machos à problèmes comme moi!

Je crève de faim. La canicule d'août m'a sauté dessus dès que j'ai mis le pied dehors et je meurs d'envie d'une douche bien fraîche. Je me tâte pour savoir lequel des deux devrait passer en premier. La douche, je crois, parce qu'avec cette chaleur, je ne me sens pas trop fringant et que mes vêtements de la veille dégagent des relents de vieux cheval harassé, le crottin en moins. Bordel, qu'est-ce que j'ai? Pendant des années, j'ai toujours su faire les gestes qu'il fallait et prendre les décisions utiles, le tout rapidement, sans atermoiements. Et là, pour la moindre niaiserie, je me tâte, je branle dans le manche. C'est-y l'âge? Pourtant,

je n'ai eu deux mois de plus que juin. Je ne comprends pas, je ne me reconnais plus et je ne m'aime pas trop dans la peau d'un têteux.

Bon, trêve d'imbécillité, je file au poste de police récupérer mon auto en rasant les murs pour éviter mes collègues. Je rentre à la maison, enlève mes vêtements, prépare un espresso et court sous l'eau froide... Ensuite, je me prépare un déjeuner gargantuesque que je mange à poil, des gouttes d'eau dégoulinant de mes cheveux dedans mon assiette. Là, la panse remplie et les idées plus claires, je fais un bilan de ma situation. C'est pas brillant. Plus de femme, plus de blonde — je sais, je radote, et alors? — et plus d'emploi pour trois semaines, il ne me reste qu'à aller me battre avec un employé de l'agence de voyage pour devancer mon départ. Heu... c'est pas évident. Même dans le cas de mortalité, ils ratiocinent et picossent sur les remboursements. On verra bien.

Toujours à poil, je me plante devant la grande psyché — un meuble de femme dont ma légitime n'a pas voulu — de la chambre pour coiffer mes courts cheveux et ce que je vois n'est pas trop rassurant : des poils grisonnants sur la poitrine, une bedaine de bière alors que je ne bois même pas de bière, les couilles un peu pendantes sous la toison poivre et sel. Heureusement, ce qu'il me reste de bien, ce sont les jambes, fortes et musclées, et les fesses, rondes et dures. Ouais, arrête tes conneries, Harry, vieux singe. Je ne sais même pas comment m'habiller pour impressionner l'agent de voyage. Blouson de cuir et carte de police pour jouer les durs ou veston cravate pour faire monsieur bien? Bof, n'importe quoi. De toute façon, c'est râpé d'avance.

Au moment de partir, une grande lassitude, découragement, déprime, je sais même plus comment appeler mes états d'âme tellement ils se ressemblent, me pogne et je passe dix minutes, une demi-heure, une heure? assis sur une chaise de la salle à manger, les yeux dans le beurre et l'esprit dans la mélasse. J'ai la tentation d'appeler Kate pour lui rendre visite dans ce flot inconnu. Si mes souvenirs sont bons, elle trouvait toujours les mots pour me remonter le moral. Je compose les quatre premiers chiffres et je raccroche.

Mon regard vague dans la pièce et croise un tableau qu'elle a peint pendant une crise de création liée à une de ses grossesses, celle de Laura je crois, une aquarelle toute douce et lumineuse qu'elle n'a pas trouvé digne du déménagement, et je refais le numéro, au complet cette fois-ci. Avec ma chance des dernières semaines, je tombe sur un répondeur. Madame est devenue sophistiquée? J'écoute sa voix, sa belle voix un peu déformée par la machine et je raccroche sans laisser de message. Au même moment, le téléphone sonne.

— Papa!

— Ah, Laura, que me vaut l'honneur?

— Ben, rien de spécial. Je pensais à toi, j'ai eu envie de te parler.

— Ah bon, j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose.

— C'est plutôt à toi qu'il est arrivé quelque chose. Qu'est-ce que tu fais à la maison au beau milieu de la journée? Es-tu malade?

— C'est au poste qu'on t'a dit que j'étais ici.

— Ouais, pourquoi?

— Heu...

Vais-je tout lui dire? Ma voix tremble, et c'est de joie, je crois. Laura, mon petit bébé, pense à moi et me téléphone juste au moment où j'ai le plus besoin d'entendre une voix aimée et amie. Il y a bien trois mois que je n'ai eu de ses nouvelles. Est-ce le dieu des amants délaissés ou celui des policiers déclassés qui vient à mon aide? Je manque de courage pour avouer mes bêtises à ma propre fille, moi qui ai toujours joué les héros devant elle et elle les admiratrices de plus en plus ironiques / à mesure qu'elle grandissait. Je lui raconte que je suis en vacances anticipées, comme la retraite, pour des raisons administratives. Elle fait semblant de me croire sur paroles.

— Qu'est-ce que tu comptes en faire de ces vacances?

— Sais pas trop. Ça me prend un peu par surprise.

— Pourquoi ne viens-tu pas me voir?

— Heu... Ouais, c'est une idée. Là, il faut que je règle certains petits détails, mais... oui, je pourrais faire un tour à New York. Ça fait longtemps que je n'ai vu cette bonne vieille pomme.

— Quand le sauras-tu?

— Ben, lundi peut-être.

— O.K. mon petit papa, je compte sur toi, hein?

— Tu as toujours ton appartement, heu... sympathique.

— Tu veux dire mon taudis minable? Non, je l'ai quitté. J'ai enfin trouvé la planque idéale, un appart moderne dans une tour avec vue sur l'Hudson et le prot.

— Ah oui? Ce doit être cher. Tu es sûre que...

— Hey, papa poule, arrête de scèner. Je n'ai pas besoin de faire des passes à 100 \$ pour me le payer, j'ai eu une promotion.

— Déjà! Mais il y a à peine un an que tu travailles dans cette boîte.

— Une belle fille intelligente comme moi, ça monte vite dans le cinéma.

— Justement, tu es jolie et très jeune, certains pourraient en profiter.

— P'pa, arrête! Je joue pas les starlettes, je suis agente de communication.

— Qu'est c'est ça?

— Je t'expliquerai ça en détail quand tu viendras. Mieux, je te le montrerai. J'ai bien hâte de m'asseoir sur des genoux. Je t'appelle lundi.

— Attends... Tu vis... heu... seule?

Elle éclate de rire, de son rire qui évoque une chute d'eau, une flûte de champagne et un gazouillis d'enfant, et me donne envie d'être grand-père.

— Pauvre papa, on dirait que tu ne me connais pas. Il n'est pas né, le mâle triomphant qui viendra mettre ses pantoufles à côté de mon lit et me faire laver ses chaussettes sales. Mais, j'ai de la place pour toi.

— Non, non, si je viens, j'habiterai à l'hôtel. Je ne veux pas te déranger.

— Ah, tu es toujours aussi simple, toi...

— Laura?

— Oui.

— Tu... tu as des nouvelles de ta mère?

— Oui, elle va très bien.

— Ouais, il semble que tout le monde aille mieux sans moi.

— Oh la la, la déprime. Je vais te secouer les puces, moi, tu verras. Allez, à lundi.

— À bientôt, mon poussin.

J'ai honte. J'ai l'air d'un vieux con quand je parle avec ma fille, un vieux con pontifiant et larmoyant. Je me sens tout drôle, tout intimidé avec cette belle grande fille que je suis le premier surpris à avoir fabriquée. Enfin, fabriquer est un bien grand mot. Disons qu'un spermatozoïde décidé a fait mouche et que le ventre, le sang et la persévérance de Kate ont fait le reste. Il paraît que Laura me ressemble. Moi, je ne vois pas ça, sauf pour le bleu-vert de ses yeux et la soudaineté de ses colères. Qu'est-ce qu'elle a en commun avec moi, le lourdaud, le bedonnant, cette gazelle souple qui se change soudainement en panthère.

Jouer au touriste dans Manhattan... Ouais, ça pourrait être amusant. Pourquoi diable lui ai-je parlé de lundi? Qu'est-ce que j'ai tant à faire cette fin de semaine? Je pourrais tout aussi bien partir demain, puisque je vois Cindy tout à l'heure, que les formalités seront réglées et que je pourrais même me faire envoyer le chèque de vacances là-bas. Des fois, je ne me comprends pas. C'est comme si j'avais peur des choses qui me font plaisir. Non, pas tout de suite, grâce, laisse-moi me faire à l'idée d'un bonheur possible. Faut dire qu'avec les claques sur la gueule que je prends depuis quelques temps, n'importe qui serait devenu méfiant.

Bon, c'est pour tout ça, il me reste à affronter l'agent de voyage, puis Cindy. Tous deux seront certainement durs avec moi, le premier m'enverra sur les roses et la seconde me fera la morale avec son petit air doucereux d'employée modèle. Bof, m'en fous, suis prêt à tout. Au moins, une femme m'attend quelque part et le fait qu'elle soit ma fille n'enlève rien au charme de la chose, au contraire. Et puis, il y a une

petite morte qui cherche à me parler et je dois faire des efforts de traduction pour l'écouter. Ouais, tout à coup, je me persuade que mon Adélie n'a écrit toutes ces pages que pour moi seul et je meurs d'envie de connaître la suite de son histoire de bateau.